

H-France Review Vol. 21 (July 2021), No. 115

Robert A. Schneider, *Dignified Retreat: Writers and Intellectuals in the Age of Richelieu*. Oxford and New York: Oxford University Press, 2019. xi + 356 pp. Tables, figures, notes, bibliography, and index. \$90.00 U.S. (hb). ISBN 978-0-19-882632-3.

Compte rendu par Frédéric Charbonneau, McGill University.

L'interdisciplinarité est certes un vilain mot, mais c'est aux yeux des chercheurs en lettres, dont je suis, une bonne idée, par laquelle la modernité entend renouer avec une pratique ancienne et souple des savoirs que permettait leur relative indivision jusque tard dans le XVIII^e siècle : allant presque de soi entre philosophie, histoire, morale, éloquence de la chaire, de la tribune ou du barreau, étude des langues, de la poésie et des ouvrages d'imagination qu'on commençait alors à appeler littérature, elle pouvait même s'étendre à « la physique, la géométrie, et [aux] sciences solides », qui sont les « vraies belles-lettres » selon Furetière, dont je cite ici le *Dictionnaire universel* (1690).^[1] Nous savons tous cependant que c'est une pratique désormais ardue, découragée par la spécialisation, entravée par des dissemblances d'épistémologie et de méthode. À rebours des injonctions vertueuses et des rêves de synergie dans la recherche, l'interdisciplinarité véritable est rare : elle se réduit souvent à la juxtaposition sans partage de contributions hétérogènes. Le premier et peut-être le principal hommage que j'aimerais rendre au livre de Robert Schneider intitulé *Dignified Retreat: Writers and Intellectuals in the Age of Richelieu*, est qu'il fait en ce sens des efforts fructueux. L'historien y prend non seulement la littérature pour objet, mais ne se contente pas de la traiter comme source, ni même comme pratique sociale, bien qu'il fasse aussi cela : il l'étudie également comme discours et cherche à l'occasion, notamment dans le septième et dernier chapitre, à en apprécier la signification formelle, « stylistique » et « générique » (p. 300). Ses lectures très nombreuses, garantes du sérieux de son entreprise, révèlent d'ailleurs une longue fréquentation des auteurs du premier XVII^e siècle, poètes, romanciers, grammairiens et savants ; et l'on peut voir dans sa façon d'aborder les œuvres la fécondité de ses échanges avec les membres du GRIHL, le Groupe de recherches interdisciplinaires sur l'histoire du littéraire (parmi lesquels Alain Viala, Hélène Merlin-Kajman et Christian Jouhaud) (p. ix), ainsi qu'une familiarité digne de mention avec la critique littéraire. *Audaces fortuna juvat* : le résultat est stimulant, d'une grande érudition et d'une richesse indiscutable, dont ne saurait hélas rendre compte une simple recension.

Je ne crois pas me tromper en affirmant que, pour un dix-septémiste de culture française, la notion de retraite évoque au premier chef le nom de Bernard Beugnot, professeur émérite à l'Université de Montréal et orfèvre en la matière, qui lui a consacré, outre un important ouvrage sur *Le discours de la retraite au XVII^e siècle*, paru aux Presses universitaires de France en 1996, une bonne douzaine d'articles semés ici et là au fil des ans ;^[2] et c'est du reste son nom seul qu'une

recherche à ce sujet dans la *Bibliographie d'histoire littéraire française* de Klapp fait ressortir pour la période visée. Or, sauf erreur de ma part, sa présence se réduit dans *Dignified Retreat* à deux petites notes bibliographiques, au début d'un volume qui en compte précisément 1,078. Cela ne manque pas de laisser perplexe, d'autant que Bernard Beugnot compte également parmi les plus éminents spécialistes de Jean-Louis Guez de Balzac (1597-1654), l'un des hommes de lettres les plus fréquemment convoqués par Robert Schneider (en moyenne une fois au moins toutes les quatre pages), et que, sur cet auteur-là, l'absence de Beugnot est totale : ne sont mentionnés ni son édition critique des *Entretiens* ni aucun de ses autres travaux qui font autorité sur l'Ermite de la Charente (une bonne vingtaine en tout).^[3] Cette oblitération apparaît corollaire de l'impasse presque entière faite sur la tradition philosophique et littéraire de l'*otium*, notion voisine de la retraite remontant aux auteurs latins, en particulier Horace, et, par-delà, aux épicuriens grecs, tout comme de la négligence dans laquelle semble en définitive tenue sa dimension proprement spirituelle et religieuse.

Voilà qui signale entre Beugnot et lui une divergence profonde tant dans l'approche que dans l'objet, car la porte d'entrée de Schneider dans le monde littéraire du règne de Louis XIII est, comme il nous l'apprend d'entrée de jeu, la culture politique (p. ix). Ce qu'il cherche à montrer concerne la manière dont les gens de lettres de l'époque adoptent une posture de distance, éthique et esthétique tout à la fois, avec les institutions traditionnelles de la vie publique : il soutient, d'une part, qu'elle n'a pas été imposée unilatéralement par l'absolutisme monarchique dont Richelieu est le représentant ; et, d'autre part, qu'elle ne prévenait nullement la participation civique ni la prise de position sur les enjeux de société—entre autres la promotion du français dans l'entourage de Malherbe (chapitre un), ou du gallicanisme autour des frères Dupuy.

Ainsi, la « dignified retreat » dont il s'agit ici, et qui traduit la locution latine *otium cum dignitate*, ne désigne pas la vie particulière de lettrés retirés à la campagne, dans cette solitude ou ce milieu social raréfié que l'on appelait « désert » au XVII^e siècle, voire dans ces abbayes et ces sociétés apostoliques qui accueillaient parfois ceux qui souhaitaient, comme l'écrira le duc de Saint-Simon, « mettre un intervalle entre la vie et la mort ». ^[4] Car quoique certains d'entre ceux dont s'occupe Robert Schneider, Guez de Balzac ou Peiresc par exemple, s'y soient résolus en effet, cela n'a guère d'incidence sur ses analyses. La retraite est moins encore pour lui l'inaction d'un entier loisir, mais plutôt un « pas de côté », fruit d'une prudence issue de l'expérience récente des guerres de religion autant que de l'instauration d'une censure répressive (chapitre trois). Elle s'incarne aussi bien dans l'Académie française (chapitre quatre) et dans le salon de la marquise de Rambouillet (chapitre cinq) que dans le cabinet des frères Dupuy (chapitre six), en plein cœur de la capitale et de sa vie mondaine, littéraire et savante. On pourrait objecter ici que les gens de lettres, en délaissant les institutions anciennes de la parole qu'étaient la magistrature, l'Église et l'université, se sont moins retirés qu'ils n'ont fondé de nouvelles institutions ; mais il faut concéder que celles-ci étaient sans doute moins réglées et contrôlées que les précédentes. On pourrait aussi chercher noise à l'auteur en remarquant qu'il lui arrive de jouer sur les significations de l'*otium*, lorsqu'il rapproche, par exemple (chapitre deux) les gens de lettres de leur public d'aristocrates sur la base prétendue du loisir dont ils jouissent, car si les derniers sont oisifs (« idle ») par état (p. 10), ce n'est pas exactement le cas des premiers, comme il s'emploie d'ailleurs à le montrer. Mais ce serait être tatillon.

Ce projet est exécuté avec un luxe de détails qui permet à l'auteur de reconstituer, à travers une galerie de portraits, les milieux littéraires de la première moitié du siècle. Le fil de la démonstration s'égare un peu parfois dans cette succession de carrières, sans jamais se dissoudre

pourtant. Toute une série de thèmes sont abordés chemin faisant, qui ouvrent des pistes de réflexion et engagent à de fécondes réévaluations : outre le gallicanisme, on peut mentionner la mise en tension de l'idéal d'honnêteté et de la posture de l'« esprit fort », ou encore certaine loyauté à la raison d'État dans un monde récemment pacifié. Ces attitudes sont de celles qui déterminent l'espèce d'engagement oblique dans les affaires du monde propre aux écrivains de ce temps. Mais je ne peux m'empêcher de regretter qu'en se détournant de l'horizon spirituel et de l'aspiration à se retirer « loin du monde et du bruit » (La Fontaine),^[5] Schneider ait privé certaines de ses analyses d'un registre qui les aurait complexifiées.

J'en donnerai pour conclure un exemple, tiré des *Entretiens* de Guez de Balzac que j'évoquais plus haut. Publiés de façon posthume, en 1657, les entretiens sont des espèces de dialogues épistolaires, dont les correspondants sont Pierre Costar, le marquis de Montausier, Valentin Conrart, Jean Chapelain, Claude Girard et quelques autres, plusieurs d'entre lesquels sont cités par Schneider. Écrit sans doute en 1651-1652, le premier s'intitule « Préface de l'Histoire du mois prochain, ou Les plaisirs de la Vie retirée » ; il est adressé au R. P. André de la congrégation des Feuillants de Saint-Mesmin, chez lesquels l'écrivain projetait de faire un long séjour. Contraint en effet par la mauvaise santé autant que par les difficultés financières et les déceptions politiques de vivre dans son Angoumois natal, Balzac passera progressivement de la retraite profane (épisodique à partir de 1625, définitive après 1636) à la retraite religieuse, « comme en témoign[e] la cellule qu'[il] occupe chez les Capucins » d'Angoulême à partir du printemps 1652.^[6] Il fait dans ce court texte l'éloge de sa solitude parmi les livres des anciens auteurs, cet *otium cum dignitate* auquel manque toutefois le plaisir de la conversation, car « nos amis de l'Antiquité...sont toujours les mêmes, et ne disent cette année que ce qu'ils disaient l'année passée ». Qu'on le comprenne bien : il ne souhaite pas une société nombreuse. Il écrit non sans coquetterie : « Je ne me cache point, afin qu'on me cherche...^[É] tant de ceux qui sont morts au monde, je veux être mort tout de bon ; et que les visites et les lettres, les courriers et les nouvelles ne me viennent point ressusciter ». ^[7] Mais il aspire au fond à une solitude habitée, une vie cachée qui est préparation à la mort, mais qui n'interdit pas le dialogue des bons esprits.

Le désengagement de la vie publique est ici beaucoup plus marqué que dans les œuvres de jeunesse étudiées par Schneider, qui du coup en paraissent peut-être moins orientées vers le monde, comme si la possibilité d'une rupture plus accomplie conférait rétrospectivement une ambivalence inquiète à la simple posture de retrait dans les *Lettres* ou le *Prince*. Il est vrai que cela n'était pas le propos de l'historien : il ne s'agissait pas pour lui d'étudier, comme l'avait fait naguère Bernard Beugnot, les harmoniques d'un discours où les représentations de la vie intérieure--conscience de l'espace et du temps, contours et relief de l'expérience morale ou spirituelle--seraient fonction de l'éloignement et d'une solitude choisie ou subie ; mais au contraire d'exposer les modalités de l'activité des gens de lettres, à l'écart des institutions d'une sphère publique épineuse, et d'y saisir, avant tout dans leur extériorité, les conditions d'apparition du « champ littéraire ».

NOTES

[1] Antoine Furetière, *Dictionnaire universel* (La Haye et Rotterdam: Leers, 1690), s.v. « Lettres ».

[2] Bernard Beugnot, *Le discours de la retraite au XVII^e siècle. Loin du monde et du bruit* (Paris, PUF, 1996) ; *inter alia* : « Les retraites du monde dans le miroir saint-simonien », *Cahiers Saint-Simon*

4 (1976): 39-46 ; « Livres de raison, livres de retraite : interférence des points de vue chez les mémorialistes » dans *Les Valeurs chez les mémorialistes français du XVII^e siècle avant la Fronde*, éd. Noémi Hepp et Jacques Hennequin (Paris : Klincksieck, 1979), pp. 47-64 ; « Loisir, retraite, solitude : de l'espace privé à la littérature » dans *Le loisir lettré à l'âge classique*, éd. Marc Fumaroli, Philippe-Joseph Salazar et Emmanuel Bury (Genève : Droz, 1996), pp. 173-195.

[3] Jean-Louis Guez de Balzac, *Les Entretiens (1657)*, éd. Bernard Beugnot (Paris : Didier, 1972) ; *inter alia* : « L'Écriture du paysage de Balzac : imaginaire et genèse », *XVII^e siècle* 168 (1990): 359-369 ; *Jean-Louis Guez de Balzac* (Paris et Rome: Memini, 2001).

[4] Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, *Mémoires IV* (Paris, Gallimard, 1985), p. 790.

[5] Jean de La Fontaine, « Le songe d'un habitant du Mogol (XI, 4) », *Fables et contes* (Paris: Gallimard, 1954), p. 268.

[6] Bernard Beugnot, « Notice (I) », in Jean-Louis Guez de Balzac, *Les Entretiens (1657)*, pp. 47-48.

[7] Jean-Louis Guez de Balzac, « Préface de l'Histoire du mois prochain, Ou Les plaisirs de la Vie retirée », in *Les Entretiens (1657)*, pp. 51-53.

Frédéric Charbonneau
McGill University
frederic.charbonneau@mcgill.ca

Copyright © 2021 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172